

CLÉMENT BONDU

Né en 1988, **Clément Bondu** est poète, écrivain, metteur en scène et cinéaste. Sa compagnie Année Zéro a pour but d'investir le plateau à travers des mises en scène et des performances. Son parcours l'a mené récemment, comme écrivain en résidence aux Plateaux sauvages, à participer au chantier Totem(s) pour les nouvelles écritures d'opéra avec La Chartreuse-CNES de Villeneuve lez Avignon, et présenter comme interprète en 2019 la seconde partie de son spectacle musical *Nous qui avons perdu le monde (Les Adieux)* au Théâtre de la Cité internationale à Paris.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART DRAMATIQUE DE PARIS PÔLE SUPÉRIEUR D'ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE PARIS BOULOGNE-BILLANCOURT

La notion « d'acteur créateur » est au cœur de l'**École supérieure d'art dramatique de Paris - PSPBB**. Cette formation considère tout jeune acteur comme un artiste potentiel en lui proposant pendant ses trois années d'études à la fois l'apprentissage des bases du jeu et le travail avec des intervenants confirmés.

ET...

CONFÉRENCE DE PRESSE avec Clément Bondu, animée par Laurent Goumarre, le 6 juillet à 11h dans la cour du Cloître Saint-Louis

SPECTACLE

L'Orestie, mis en scène par Jean-Pierre Vincent avec les élèves de l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg, du 12 au 16 juillet au Gymnase du lycée Saint-Joseph

DÉVOTION - DERNIÈRE OFFRANDE AUX DIEUX MORTS

Si en apparence le spectateur reconnaît une chambre d'hôtel où les exilés du monde se retrouvent sans savoir où aller, il comprend très vite que le propos de l'écrivain Clément Bondu n'est pas de travailler à un nouveau réalisme. Au contraire... Depuis deux ans, le jeune metteur en scène interroge la possibilité d'un rituel théâtral contemporain avec quatorze comédiens de l'École supérieure d'art dramatique de Paris - PSPBB qui, sans relâche, changent de masques et jouent de références littéraires et cinématographiques. Cette nouvelle génération nous invite à suivre un récit à histoires multiples, ou une histoire tout en poésie. En trois actes, dévolus successivement à l'intime, au politique, puis à la fête et au sacré, *Dévotion - Dernière offrande aux dieux morts* convoque les fantômes de l'Europe et fait du théâtre le lieu de la parole, hors de tout didactisme. Une véritable ménagerie humaine, où la figure du poète est celle du Mal, où l'Idiot dostoïevskien est de retour, où Ophélie conte encore sa mort. Une chambre qui n'est donc pas une chambre mais un monde qui permettra au spectateur de découvrir de nouveaux visages et de nouvelles existences sous les cendres de l'époque.

With this sprawling play in which the sacred, the political, and poetry come together, Clément Bondu gives the actors of the École supérieure d'art dramatique de Paris the opportunity to embody the ghosts of Europe.

73^e
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1 700 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

Téléchargez l'application mobile officielle du Festival d'Avignon pour tout savoir de l'édition 2019 !

FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA19

#DEVOTION
#CLEMENTBONDU

Feuille de salle disponible en anglais auprès de nos agents d'accueil
Ask our staff for an English version of this leaflet

Peinture © Miryam Haïdjad, Agonia ٤١٣ / Graphisme mine de rien
Licences Festival d'Avignon : 2-1069626 / 3-1069629



FONDATION
CREDIT
COOPÉRATIF

DÉVOTION DERNIÈRE OFFRANDE AUX DIEUX MORTS CLÉMENT BONDU

5 6 7 8 JUILLET 2019
GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

CRÉATION



DÉVOTION DERNIÈRE OFFRANDE AUX DIEUX MORTS

CLÉMENT BONDU

(École supérieure d'art dramatique de Paris - PSPBB)

CRÉATION

Durée 2h30

Avec les acteurs de la promotion 2019 de l'École supérieure d'art dramatique de Paris - Pôle supérieur d'enseignement artistique Paris Boulogne-Billancourt :

Salomé Benchimol, Claire Bosse-Platière, Mona Chaïbi, Thomas Christin, Baptiste Fèbvre, Antoine Forconi, Alexandre Hamadouche, Fanny Kervarec, Olivia Mabounga, Angie Mercier, Babissiry Ouattara, Joséphine Palmieri, Tom Pezier, Margot Viala

Texte et mise en scène Clément Bondu

Scénographie Anne-Sophie Grac

Collaboration artistique, costumes Charles Chauvet

Lumière Nicolas Galland

Chorégraphie Amparo González Sola

Construction décor Gabriel Burnod - Les Constructeurs

Assistanat lumière Amandine Robert

Assistanat scénographie et costumes Léa Tilliet

Production École supérieure d'art dramatique de Paris département Théâtre du Pôle supérieur d'enseignement artistique Paris Boulogne-Billancourt

Coproduction Année Zéro, Les Plateaux sauvages (Paris)

Avec l'aide du Théâtre de la Cité internationale universitaire (Paris)

Avec la participation du Jeune Théâtre National (Paris)

Spectacle créé le 27 juin 2019

au Théâtre de la Cité internationale universitaire à Paris.

ENTRETIEN AVEC CLÉMENT BONDU

Votre pièce témoigne-t-elle d'un désir d'interroger le théâtre d'aujourd'hui ?

Clément Bondu : Bien avant sa mise en scène, l'écriture de cette pièce est partie d'une volonté claire et déterminée de questionner le rituel théâtral. Après de nombreuses versions, de nombreux changements et de multiples questionnements politiques et esthétiques, j'en suis venu à bout. Et je peux maintenant dire que oui, cette pièce questionne l'acte de représentation. Que peut aujourd'hui le théâtre ? En regard de l'héritage grec, j'ai privilégié trois dimensions. D'abord, le politique, notamment à travers le rôle du Chœur qui se porte à la rencontre d'une société elle-même en train de se représenter. Ensuite, l'intime et le dramatique. Enfin, le rituel, dans ce qu'il peut avoir de sacré, en lien avec la poétique et la musique. Avec ces questions : peut-on croire encore aux dieux, aux héros ? La catharsis peut-elle avoir lieu de nos jours ? Qu'en est-il de l'acteur, des masques, des personnages ?

Sans se définir ainsi, *Dévotion* se présente comme une pièce-monde. Hors de toute histoire précise, elle met en présence de nombreux personnages, de nombreux archétypes. Quelle vision avez-vous du théâtre pour faire de l'espace scénique un lieu où prédomine la parole ?

Le théâtre m'intéresse comme lieu, moins comme discipline. Le terme de pièce-monde est juste : dans *Dévotion*, c'est bien le monde que nous convoquons. Ce questionnement sur le fait théâtral est nécessaire. Le théâtre s'est éloigné du champ littéraire, il s'est spécialisé. Mon but est de le raccrocher à des figures, des symboles, de remettre de la littérature, de parler du monde à travers un acte de parole – et sur un plateau. À partir de là, creuser, creuser en permanence dans la complexité, avant tout la complexité de la langue. Le questionnement narratif est alors secondaire. Il y a plusieurs histoires, qui n'en font peut-être qu'une, ou peut-être mille. Il n'est pas possible toutefois d'entrer dans ce processus sans en faire un acte de croyance et de dévotion.

Vous mettez en scène toutes les strates du désir, du pouvoir, du social...

J'avais besoin de convoquer les morts pour faire un exercice de résurrection, afin de croire aux vivants. C'était une sorte d'inversion du paradigme. Pour pouvoir croire, j'étais pris dans cet entre-deux, dans l'impossibilité de me priver du romanesque, de la croyance au récit, à l'histoire, et en même temps je n'arrivais pas à en écrire : le politique et le social surgissaient, ils venaient tout contrecarrer. Brutalement, mon époque me réapparaissait avec tout ce qu'elle peut avoir de terrifiant, son côté « retour du refoulé », les guerres du XX^e siècle, etc. Je voyais ressurgir des comportements fascinants qui venaient me parler de fantômes politiques, se mélangeaient à d'autres fantômes plus abstraits, plus référencés. Comment prendre en charge cette montagne de cendres jusqu'à aujourd'hui ? Quelle altérité face au coupable, au méchant, à l'ennemi, comme face à l'exilé, au réfugié, à celui qui ne parle pas la langue, qui ne la parle pas bien comme il faut, l'exilé dans sa propre langue, celui qui ne connaît pas les codes ?

Votre pièce se veut comme la pièce d'une génération, en prise avec des héritages multiples. Comment en êtes-vous venu à travailler avec des comédiens de l'École supérieure d'art dramatique ?

Tout est venu d'une proposition de Serge Tranvouez, directeur de l'École supérieure d'art dramatique de Paris. Pendant deux ans, j'ai travaillé avec quatorze comédiens fascinants. Ils ont effectué des recherches sur les dictatures en Europe au XX^e siècle ;

ils ont improvisé, ils ont collecté des archives vidéo. De même, ils ont beaucoup lu, discuté. L'idée était toujours de travailler la fiction avec le documentaire et/ou l'inverse. Leur génération n'est pas tout à fait la mienne. Il y a un petit écart. Mon enfance a eu lieu après la chute du mur de Berlin mais avant l'effondrement des tours jumelles. Cette différence d'une petite dizaine d'années crée une dialectique intéressante entre nous. Loin d'inventer un manifeste, nous avons eu envie de réaliser un état des lieux, de donner à voir le tableau d'une génération et de ramener quelques fantômes. Pas de manière polie ou convenue, mais plutôt dans une position de surgissement critique.

***Dévotion* est également pensé à partir d'une scénographie...**

Avec la scénographe Anne-Sophie Grac, nous désirions des représentations réalistes qui permettent une compréhension littérale. La chambre de l'Idiot – qui est à la fois la chambre de l'Écrivain raté, narrateur de l'histoire et la chambre d'hôtel miteuse où se retrouvent tous les exilés du monde – cette chambre-là, il fallait la faire exister, tout comme la chambre d'adolescence de H., qui est la chambre de tous les rêves, toutes les fictions. Mais il ne s'agissait pas de bétonner l'espace et se cantonner à ces lieux. Nous avons créé des espaces plastiques, changeants, lumineux, où les corps des acteurs et actrices peuvent se retrouver ailleurs en ne faisant que deux pas. Bref, que tout soit factice et éphémère. comme dans une grande Fête des morts.

Au cœur de cette pièce, un poète évolue entre rejet social et fascination pour la violence. Le poète peut-il être une figure du mal ?

Il y a pour moi la nécessité d'avoir du dissensus dans le processus théâtral. Impossible de faire sans. La force de la littérature est de montrer que l'écriture est un acte de contradicteur. Pensons à Pier Paolo Pasolini ou à Thomas Bernhard. Nous sommes aujourd'hui coincés entre l'impossibilité de croire en l'art et l'impossibilité de ne pas y croire. Il faut tout de même continuer à rater quelque part, comme le suggère Samuel Beckett. Sinon c'est le grand vide. *Dévotion* correspond à cela. En sachant que c'est vain, on réenchante en présentant la figure du poète, Animal-Baal, comme une figure du mal.

Par ses nombreuses références, votre théâtre n'est-il pas hanté par les « fantômes de l'Europe » ?

C'est une pièce profondément européenne. Nous vivons dans une période où toute cette pensée de l'Europe s'effondre à nouveau sous nos yeux. *Dévotion* convoque les grands clichés, les *topos* de la grandeur européenne. Quand les zombies apparaissent sur la scène, des figures de clochards ou de réfugiés, je sais que cela nous mène au capitalisme et à la colonisation. Nous sommes depuis deux siècles dans cette fuite en avant. Nous continuons d'amonceler les morts, de revivre en permanence les mêmes apories, les mêmes tragédies, jusqu'à ne plus voir que notre modèle économique est en train de détruire toute possibilité d'existence. En termes théâtraux, il s'agit de se demander jusqu'à quel point on peut fixer le soleil dans les yeux.

Propos recueillis par Marc Blanchet